Christophe Feutrier

Voyage théâtral

Au cœur des Russies : 1988-98

Éditions Delatour France

AVANT-PROPOS

Voyage théâtral est un carnet qui relate une aventure professionnelle entreprise, un peu par hasard, à travers l'immensité d'un pays continent : l'URSS d'abord, la Russie et ses anciens satellites, ensuite.
Le texte reprend les souvenirs d'un voyage jamais interrompu dont j'ai pu écrire une fraction alors que je m'étais perdu en France, dans une petite ville de province, durant l'hiver 1998-99 – j'y avais déniché un logement mal isolé, sous un toit, et grelottais comme jamais en Russie. J'écrivais avec frénésie pour retenir proches des amis éloignés de plusieurs milliers de kilomètres. Vite, avant que le souvenir s'estompe, je croyais sauver les fabuleux univers en transformation que j'avais vus.
Le temps, heureusement, m'a donné tort ; le monde n'est pas si grand, la mission du souvenir infime. Dans le voyage, comme dans l'espace, il n'existe aucune transversale, tout est courbe, on retourne sur nos traces, un cercle s'élargit puis se densifie. Nous sommes de passage, infiniment, et c'est tout.
À la relecture de mon manuscrit, un fait, secondaire à l'époque, apparaît aujourd'hui surnaturel : un jeune homme voyage, de théâtre en théâtre, comme un pèlerin musulman du Moyen Âge de madrassas en madrassas... Il vit du métier ambulant de faiseur de théâtre, son seul viatique durant toutes ces années, tous ces milliers de kilomètres brûlés en train, en bus, à pied ou en avions branlants qui, rarement, tombent.
C'est cette liberté donnée par le hasard du temps à un artiste pour embrasser le monde qu'évoque ce voyage *au cœur des Russies de 1988 à 1998*.

Hua-Hin, décembre 2012

Et en toutes les neuf années suivantes je ne fis autre chose que rouler çà et là dans le monde, tâchant d'y être spectateur plutôt qu'acteur en toutes les comédies qui s'y jouent ; et faisant particulièrement réflexion en chaque matière sur ce qui la pouvait rendre suspecte, et nous donner occasion de nous méprendre, je déracinais cependant de mon esprit...

René Descartes, *Discours de la Méthode*.

BERLIN-PARIS, 1988-1998

Été 1998, près de la rue de l'Atlas :
Au 7e étage, sous le toit, depuis un mois, je prends des cafés au lait dans une tasse verte à bords dorés, tous les matins.
Qui se prolongent la nuit.
Seul.
Chez Michel, un petit logement de 17 mètres carrés.
Et demi.
Par terre, sur le plancher, mon courrier de l'année passée, toujours pas ouvert, glisse sous les plinthes.
Il faudra bien faire quelque chose.
À la fenêtre, sans volets, haute et fine, sale, les journées passent comme des nuages.
En bas, le Franprix, un clochard, des caddies, l'école mixte, va-et-vient de vies, la rôtissoire de la boucherie Didier jusqu'à 19 heures, l'avenue Vellefaux plonge vers République.
Stalingrad.
Sur un pignon, haut, très haut, loin au-delà du boulevard de la Villette, à mi-chemin entre le 2 de Sambre-et-Meuse et le 53 de la rue Piat : ...*ts Odou*...
En rouge.
Les Établissements Odoul, garde-meuble depuis 1883.
Dans un carton de déménageur, stocké au premier sous-sol, case 17, j'ai abandonné le trousseau de clés du petit appartement de Siemensstrasse, quartier de Moabit, cité enchantée du Grand Berlin où Alexandra venait me rejoindre.
Dix ans déjà.
Presque.
Incroyable !

Berlin, 1988

(...) Désormais enchaîné... Tous les matins
Vers l'orient je regarde, là d'où l'aube vient
Et depuis mon cœur d'aigle mutilé,
En mes pensées sourd un feu vengeur.

Orient, semblable à une bannière portée de mains amies
Qui brûle d'ocre le ciel du matin. (...)

Moussa Djalil, *Carnets de Moabit*, juillet 1942.

La compagnie aérienne Euroberlin était, seule, autorisée à se poser dans la partie ouest de la ville.
Arrivé à l'aéroport de Tegel, j'ai pris un bus, ai fondu sur le centre et, en vain, l'ai cherchée cette ville. J'ai vu des lumières réduites, des gens un peu lents qui marchaient comme des spectres à la recherche de quelque chose d'obscur et, sans doute, ne trouvaient rien car leurs visages étaient très embrumés.
Je finissais par constater : ici, rien d'établi, du sable partout ; il durcit un moment et s'effondre naturellement plus tard. Pourtant, il y avait les femmes, elles tenaient leur rang dans la ville.
Difficile de ne pas s'éprendre des femmes. Surtout, il y avait beaucoup de prostituées et c'est à Berlin que j'ai appris à les aimer. Voilà une science qui m'emportera loin pensais-je lorsque seul, dans mon petit appartement de Tiergaten, je peinais à m'endormir... Mais, qu'y faire ? J'immergeais mon néant dans un plus grand et plus attractif néant – celui de la ville –, ne songeais à m'enfuir, au contraire, aspirais à m'enfoncer plus et plus dans cette cité de fin d'Europe, de fin de tout. Qu'étais-je venu chercher ici ?

Fonder une immense nostalgie du XX^e siècle qui ne cesse, depuis, de me hanter ?
J'étais venu sûrement pour ça, oui... Et c'est assez.

Cela a duré très, très longtemps. Des années à marcher sur les avenues, parfois emporté par le métro ou la S-Bahn du Grand Berlin que j'ai sillonnés comme personne avant moi. Kate, l'amie du peintre Thomas Müller, m'avait donné la clé de son logement berlinois de Tiergarten, rue Siemens. Sans douche mais avec un réchaud à charbon comme dans *Berlin Alexanderplatz* d'Alfred Döblin.
Et le téléphone, loyer à 240 DM.
Ma vie, en dehors de souvenirs, tenait dans un sac de voyage blanc. Je me déplaçais légèrement d'un habitat à un autre habitat, ne sachant encore aller au-delà du périmètre de mon centre d'attraction : Berlin.
Il aura fallu cette fâcheuse réunification pour que je cesse de me sentir chez moi ici et parte, comme tant d'autres.

J'adorais la source poétique exaltée par Cendrars, mais étais loin de deviner, comme lui l'avait compris dès son premier cri, que l'imaginaire est plus réel que toute expérience éprouvée. Alors je transcrivais sur des cahiers qui n'avaient rien demandé quelques événements fantastiques vécus ici ou là.
Tout cela, heureusement, est aujourd'hui loin, à la poubelle ou abandonné Dieu sait où ou chez Dieu sait qui ! Le temps a recouvert cette lie de son manteau.

Automne, district de Tiergarten :
Un port.
Il y a des grues, des docks, des stocks, quelques prostituées.
Bar-café, à l'angle de Siemensstrasse, seul endroit de la ville où s'arrêtent les camions.
Plus de route...
Ouvert dès 4 heures le matin.

Misère et fantastique.
Les chauffeurs, les brigands, les ouvriers, les femmes dorment sur le sol.
Ici, personne ne pose de question, ici on affirme.
Petit-déjeuner, tous les matins, même chose : *Semmel*[1] berlinois, confiture écœurante, beurre rance, café à l'eau sucrée et petites saucisses de synthèse au prix variable d'un jour à l'autre : 3,20 DM, 3,35 DM, 3,90 DM !

Le voisin de Kate est conducteur d'ambulance et amoureux d'une Indonésienne qu'il a rapportée d'un voyage touristique.
Il n'aime pas ceux de l'autre côté de la ville.
Ostblock, c'est ainsi qu'il les nomme. « Les Ostblock » :

– « T'imagines, il ne faudrait pas qu'ils débarquent en masse pour nous faire chier avec leur mentalité de glands et leur incompétence de sous-développés qui va avec, non, il n'y aurait aucune chance pour nous de les intégrer et ça ruinerait Berlin d'abord, l'Allemagne ensuite. Le reste, c'est du romantisme. Que veux-tu faire avec ces gars ? T'es allé là-bas ? Tu as vu ces cons, leurs bagnoles de cons, et encore, ils attendent des années pour en acheter une, il y a des queues de plusieurs décennies pour une Trabant ! Je viens d'acheter une Golf à crédit, si j'étais né là-bas, j'y penserais même pas ! L'Allemagne de l'Est, c'est pour toujours, ou en tous les cas pour très, très longtemps et c'est bien comme ça. On y va rarement d'ailleurs ; de temps en temps, on regarde, comme au zoo, on achète des livres avec l'argent qu'ils nous obligent à changer, il n'y a pas grand-chose à part les œuvres de Brecht ou d'un de leurs auteurs locaux que personne, même chez eux, ne prend au sérieux. Par contre, on va au théâtre, ça, c'est vrai, ils ont des théâtres. Mais pas plus qu'ici finalement. On bouffe dans un restaurant pour privilégiés, si on arrive à avoir

1 Petit pain.

une place sinon, tout y est dégueulasse et on rentre par le dernier métro, ça suffit. Les pauvres ! C'est comme ça... Tu es déjà allé en Indonésie ? Les filles y sont belles, quel pays accueillant. Ma future belle-famille bla, bla, bla... »

Il dit tout ça, sans haine ; je ne suis pas étonné.
Avec lui, s'ouvre une part d'un monde que je veux découvrir. J'y emploie l'école de l'ignorance, la méthode de l'errance.
Son appartement est plus grand que celui de Kate, il a une douche, me propose de l'utiliser pour me laver. Je m'en fous parce que j'ai appris à me débrouiller avec le lavabo et la cuisinière en fonte que j'alimente de briquettes de charbon jour et nuit.
Alors je l'écoute et il me parle de son Indonésienne, espère qu'ils ne verront jamais les *Ostblock* fondre sur son Berlin occupé.
Déjà, pourtant, à la faveur de la perestroïka, les Russes, de plus en plus nombreux, arrivent à Berlin. On en parle dans les théâtres, il paraît qu'il y a, parmi eux, beaucoup d'acteurs.

La nuit :
À Berlin-Ouest, on croise au Ciao, Lehninerplatz, ou chez Foffi, Fasanenstrasse, les plus grands auteurs, réalisateurs, acteurs, du monde culturel de la ville. Ils sont là, avec leur regard d'errants, en quête de cette chose obscure que j'ai, moi-même, cherchée sans répit, croyant l'apercevoir sans jamais parvenir, définitivement, à la saisir malgré le temps et la connaissance de la cité et de ses caches.
L'isolement de la ville favorise le rapprochement des hommes. Berlin-Ouest, on y échoue comme sur une île, on s'en échappe bien rarement. Peut-être parce que c'est l'île qui témoigne, muette, du naufrage de l'Europe durant les siècles proches qui nous ont formés.

Voilà, Berlin, on y reste à attendre une rédemption. On ignore laquelle, on se dit que c'est notre pénitence qui passe par cette ville du monde, porte fermée du paradis, dernière chance. Mais les mois, les années passent et rien. Par intermittence, je rencontrais des gens étranges comme nulle part, des gloires ou des malades aux destins si éloignés, si proches les uns des autres. Le soir, à la nuit tombée, j'aimais me rendre à l'est, et errer. Il faut reconnaître que les contrôles effrayants du passage de la frontière à Friedrichstrasse me fascinaient. Il y a aussi un petit restaurant sur les quais de la Spree, pas loin du théâtre Berliner Ensemble, place Bertolt-Brecht ; j'ai oublié le nom. Quelque chose qui évoque la mer, le grand large des villes de la Hanse.

Sylvester Groth :
Ceux qui ont le privilège ou le courage de fuir l'Ostblock sont à part, comme Sylvester le nouveau comédien de la Schaubühne.
Il traîne dans les nuits de Berlin avec son regard désabusé.
Il disparaît, réapparaît.
Porte en lui un secret. Une charge qu'il transmet parfois à ses personnages sur le grand plateau du théâtre ; alors, quand il joue, même lorsqu'il fait un valet chez Labiche, on ne voit que lui.
Il y a une conscience mystique chez les Prussiens et des histoires curieuses filigranées dans leurs caractères.
On le voit bien dans la littérature de Kleist.

Chez Foffi :
Seule cantine d'Europe avec des tableaux de Francis Bacon aux murs.
Il y a du vin français.
Très cher.

Bernd Sucher, le célèbre critique de la *Süddeusche Zeitung*[2], invite à dîner. Il sort d'un mauvais spectacle, très excité, brille de son esprit pétillant et moqueur, unique aux Juifs d'Europe centrale et sans lequel l'Allemagne serait irrespirable.
Il présente quelques producteurs dont le nom ne me reviendra jamais.
Bernd se moque de la moitié de la ville, rit beaucoup.
Il y a des gens, à table, que cela n'amuse pas du tout.

C'est lui le premier qui parle de mon texte *Le Reste du monde* et le traduit en allemand.
Stefani Hunzinger, l'éditrice des dramaturges contemporains, me rencontre et, grâce à Bernd, je signe mon premier contrat. 1500 DM, cash, une fortune.
Mon amitié avec Bernd Sucher et, plus tard, les conversations avec Stefani Hunzinger furent mes premières leçons dans cette école du voyage.
Stefani, dame très âgée, raconte chaque fois son voyage à Berlin avec Bernard-Marie Koltès malade. C'est elle qui l'a fait connaître en Allemagne où on le jouait plus qu'en France.

Grâce au fric et aux relations de Bernd, je pars pour Munich faire l'assistant au théâtre des Kammerspiele.

Départ :
Mon dernier souvenir est une fête de Nouvel An, partagée avec les comédiens de la Schaubühne, chez Udo Samel, cet acteur généreux qui m'avait si souvent hébergé. Ils avaient tous, ce soir-là, des regards mélancoliques. Udo jouait une sonate de Schubert sur son piano droit. Il flottait une odeur de mimosa dans l'appartement ; j'avais trouvé, en plein hiver sur le Ku'damm[3], un énorme bouquet de

2 Important quotidien allemand, de Munich, équivalent du *Monde*.
3 Kurfustendam ou Ku'dam, Champs-Élysées berlinois.

Mimose, c'était mon cadeau d'adieu.
Peu de temps après, je suis allé à l'aéroport avec mon sac en toile blanche et un billet d'avion bon marché, subventionné par le Sénat de Berlin. Les vols étaient presque vides, le personnel des lignes Euroberlin offrait du champagne à volonté aux quelques passagers qui demandaient à s'enivrer dans le ciel d'Allemagne de l'Est.

ASIE CENTRALE

1996, EURASIE

Certes, c'est un subject merveilleusement vain, divers et ondoyant, que l'homme. Il est malaisé d'y fonder jugement constant et uniforme.

Montaigne, *Essais*, Livre I, Chapitre I

Pour un visa :

Ambassade d'Ouzbékistan, ancienne représentation permanente de la République Socialiste Soviétique à Moscou.

À l'angle de la rue Polianka, un bâtiment pompeux à deux pas du consulat de France, des grilles pointues tout autour, une forte odeur d'essence, quelques Volgas aux plaques diplomatiques rouges qui entrent, qui sortent, je me présente au gardien.

Les « nouveaux » pays sont tatillons sur la délivrance de visas d'accès, imposent des réservations payées d'avance dans des hôtels misérables à des tarifs prohibitifs, des excursions conduites par des guides ignorants aux heures du jour les plus caniculaires...

Listes interminables de formulaires à remplir.

J'ai encore quelques relations à l'ambassade de France, on fabrique des faux.

Je reviens.

Les Ouzbeks me délivrent un visa volant, sans point de chute imposé, sans réservation, libre...

Le billet :
À 100 mètres de là, Uzbek Hava Yollari/Uzbek Airways, la compagnie d'aviation, constituée d'appareils cédés par Aeroflot.

Un soir, à minuit, l'accord secret est révélé par télégramme dans tout l'empire : *Tous les aéronefs de la flotte soviétique appartiennent au pays dans lequel ils se trouvent à 00 heure. Stop.*

À Uzbek Airways, il y a un potentat qui s'occupe des questions de délivrance des billets, tarification, dons et dessous de table.
Son nom : Edouard Assatourovitch Mirzoyan.
Il écrase, rougeaud, ses 130 kilos sur un fauteuil déformé, caresse un porte-documents en simili cuir rouge qu'il aplatit de ses deux mains sales.
La pose qu'il adopte, par un curieux effet d'optique, rend ses deux mains sales, petites et menues.
C'est lui qui délivre les billets.
Tarifs fluctuants.
Il s'exprime par grognements inexpressifs.

Ma prétention à un titre de transport est satisfaite après un siège tenace, long et répété de la compagnie.
Finalement :

– *« Vous me plaisez, jeune homme, je vous accorde une remise exceptionnelle de 20%... Non ! 30% ! »*

À l'aéroport :
Domodedovo, taxis, gare routière, autobus, moteurs à réaction.
Loin de tout, bondé jour et nuit.
Il paraît que des passagers sont arrivés là, il y a plusieurs années, et n'en sont jamais ressortis.

Les routes, les bus, les trams n'y vont pas, les gens y vivent.

L'horaire pour Tachkent : départ : 00 heure 15, arrivée : 04 heures 30 le matin.

Tibor Fabian, mon ami hongrois de Kazan, me confie, un jour de lassitude, où nous arpentions ensemble ce sauvage lieu...

– « Domodedovo c'est un aéroport à mi-chemin entre le parc zoologique et l'hôpital psychiatrique à ciel ouvert. Je suis déjà âgé, j'ai beaucoup voyagé, mais « ça », nulle part je ne l'ai vu, « ça », ça n'existe nulle part, jamais, jamais, jamais vu ça. »

Tibor est un diplomate.

J'attends depuis plus d'une heure dans le hall d'enregistrement sordide réservé aux étrangers « Intourist ». Les ex Soviétiques s'y massent, c'est plus respectable...

En avion :
Une étuve, nous sommes immobilisés depuis plus de deux heures sur la piste.
Brusquement, au travers de microphones en plastique, des voix humaines déformées...

– « Chers passagers... Crrrchchch... sortez tous vos billets ! »

Terreur à bord, avion bondé, billets méticuleusement vérifiés, passager après passager.
Deux personnes sont extraites de force, une femme avec son bébé et un vieux monsieur. Motif : le billet ne comporte pas le tampon rectangulaire de l'agence Hava Yollari de Moscou.

Un oubli regrettable.

Il est plus de trois heures du matin, le Tupolev 154, vol 835 de la compagnie Uzbek Hava Yollari à destination de Tachkent ne décolle pas ce soir.
Nous sommes priés de rentrer chez nous, le lendemain aux alentours de 9 heures, des précisions seront apportées.
Indignation, bousculades, résignation.

La compagnie n'assure pas ses vols, ne prévoit pas de moyen de locomotion pour reconduire les passagers.
Les billets non utilisés ne sont pas remboursés.

– « Il y a un vol Aeroflot dans une heure, vous pouvez le prendre, c'est 300 dollars.
– Vous êtes fous ?
– Il faut acheter un autre billet, bien sûr...
– Vous êtes des malades !
– Je sais bien monsieur, je n'y peux rien. Chez nous, il y a tant de choses qui ne sont pas normales...
– Vous êtes de grands malades...
– Oh oui, oh oui, voilà, voilà le résultat de notre Union soviétique, je sais bien que ce n'est pas normal... Moi par exemple, avant de travailler ici, j'étais employée à l'étranger, j'ai bien vu que c'était différent là-bas, chez-vous.
– Ah ? Où-ça ?
– En Roumanie. »

J'épuise mes derniers dollars pour le dernier billet disponible sur le vol d'Aeroflot, l'avion décolle en surcharge, il y a des passagers dans la cabine de pilotage.
Nous nous posons vers 10 heures, j'ai juste le temps de filer à l'ambassade.

Tachkent, Mustaqillik, 1996
(Mickael Serre)

L'AUTEUR

Christophe FEUTRIER

Études de théâtre et d'ethnologie.
Il présente sa première mise en scène à 19 ans, début d'un parcours professionnel atypique qui se déroule en partie hors de France. En Allemagne d'abord : assistant aux Kammerspiele de Munich sur les spectacles de Bob Wilson, Dieter Dorn et Thomas Langhoff avant de rejoindre à Berlin le Transformtheater d'Henryk Baranowski où il rencontre des artistes venus de Pologne, de Russie et des anciennes Républiques soviétiques. Il sillonne par la suite le Tadjikistan, le Kirghizstan, l'Ouzbékistan et la Russie. Durant vingt années de théâtre et de voyages, dont un séjour à l'Institut central du théâtre de Chine, il réalise une quarantaine de créations et fait entendre dans plus de dix langues des textes de Molière, Rûmi, Musset et d'auteurs contemporains tels que Daniil Harms, Rémi De Vos, James Joyce, Bernard Marie Koltès, Oleg et Vladimir Presniakov ou Valère Novarina, dont il crée *L'Opérette imaginaire* à Moscou avec la troupe d'Anatoli Vassiliev en 2012. Directeur de la compagnie Trajectoire-ADM (Amour du Monde), Christophe Feutrier est le premier metteur en scène à faire entrer une œuvre d'Eugène Ionesco au répertoire du Festival d'Avignon.

Chez d'autres éditeurs :
Ende der Welt, Hunzinger Bühnenverlag, théâtre, 1992
Maidan Inferno, Neda Nejdana, collaboration à la traduction, l'Espace d'un instant, 2016

COLLECTION

La voix du papier

Dirigée par Dominique FROT

« Le plateau c'est le papier ; mon corps est le stylo. Si je devais écrire, ça serait le même travail.»

Dominique Frot envisage sa collection comme elle envisage son art. Passionnément à l'écoute de la vie, de toutes les manifestations perceptibles de l'existence, et de ce qu'on appelle la création. Sa recherche de construction convoque paradoxalement l'imprévu, cet imprévu existentiel du créateur qui traverse toute forme d'expression. La collection accueillera des textes généreux, avec lesquels chacun pourra chercher, trouver, construire, faire vivre, des aventures à la fois imaginaires et réelles, passionnantes, dures parfois, ou au contraire fraiches et sensibles, mais toujours fortes et profondément humaines.

Le versant ciné de Dominique Frot va de la fiction en prime time aux films (les plus) indépendants, dont les derniers en date de Larry Clark et celui de Jean Francois Laguionie : « Louise en hiver ».